

# Auto- et hétéro-agressivité dans les recours à l'acte

**Alain Guérin**

DANS **ADOLESCENCE** 2018/1 T. 36 n°1 , PAGES 159 À 169  
ÉDITIONS **ÉDITIONS GREUPP**

**ISSN 0751-7696**

**ISBN 9782906323254**

**DOI 10.3917/ado.101.0159**

**Date de mise en ligne : 03/04/2018**

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-adolescence-2018-1-page-159?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Éditions GREUPP.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# AUTO- ET HÉTÉRO-AGRESSIVITÉ DANS LES RECOURS À L'ACTE

ALAIN GUÉRIN

La délinquance féminine à l'adolescence s'exprime-t-elle différemment et de façon singulière par rapport à celle qui est rencontrée sur le versant masculin ? Le type d'actes commis, l'organisation psychopathologique sous-jacente présenteraient-ils des aspects singuliers propres aux jeunes filles ?

Malgré une récurrence médiatique de plus en plus élevée concernant les actes délictueux commis par des jeunes filles, les recours à l'acte violent à l'adolescence sont essentiellement considérés chez les garçons sur un versant hétéro-agressif, alors que chez les jeunes filles ce sont les expressions auto-agressives s'accompagnant de manifestations psychopathologiques singulières (attaques *du* et *au* corps, troubles des conduites alimentaires, scarifications...) qui sont privilégiées. Nous assistons à une dramatisation, une « hystérisation médiatique » dès lors qu'il s'agit de transgressions commises par des filles, débouchant sur une criminalisation de certains groupes sociaux, dont « le groupe des filles ». S. Rubi (2010) souligne le rôle fondamental des médias dans la perception et peut-être dans l'intériorisation d'une certaine construction de la délinquance féminine.

Les actes hétéro-agressifs au féminin particulièrement au moment de l'adolescence très minoritaires en termes d'occurrence statistique, semblent moins exposés médiatiquement. Peut-on voir, dans cette mise au secret, une peur, un évitement phobique ou bien le désir de maintenir les femmes dans une image aimante, maternelle sans expression d'affects de

haine ? C. Bard (2002) a démontré que cette mise au secret tiendrait à la « double transgression » réalisée par ces jeunes filles : à la fois dans l'acte de délinquance en lui-même et la « transgression »<sup>1</sup> des comportements de genre opérée. En effet, il semble que cette problématique des agirs violents soit moins bien tolérée socialement dès lors qu'elle est l'œuvre de jeunes filles. Paradoxalement, la justice semble plus compréhensive avec celles-ci comme en témoigne le faible nombre de mesures judiciaires par rapport au nombre de délits constatés.

Dans un espace social qui marchandise de plus en plus les mots, les corps, où ceux-ci sont sexualisés de plus en plus précocement, où la confusion est extrême entre féminité et féminin, où l'on peut repérer une injonction paradoxale créant une tension certaine entre exposition crue des corps et répression tant morale que religieuse, comment l'adolescence au féminin, véritable lieu de la perplexité, peut-elle endosser ce corps sexué ? Il nous semble devoir faire appel au couple activité/passivité.

#### L'AUTO ET L'HÉTÉRO-AGRESSIVITÉ

L'agir est clairement le contraire de la passivité (être agi par) qui est ici remplacé par l'activité (faire aux autres, et/ou se faire). À l'adolescence, qui peut être vécue comme une passivation mortifère, la passivité est refusée. Est alors valorisée une lignée virilité/activité/sadisme au détriment de la lignée féminité/passivité/masochisme (Fain, 1990). Cependant, une autre voie est toujours possible, celle de l'auto-sabotage des potentialités de réalisation de soi quels qu'en soient les symptômes (Chagnon, 2006). La « tentation masochique » peut être envisagée comme une « solution » plus ou moins transitoire, à portée de main.

Pour les filles, cette question se pose sous une forme particulière, celle du refus du féminin. À l'adolescence, temps offrant un terrain de choix aux mouvements sadiques et masochistes, la fragilisation des identifications féminines et le rejet du féminin dans sa globalité pourraient conduire à

---

1. Bard C. (2002). Introduction. In : C. Bard, F. Chauvaud, M. Perrot, J.-G. Petit, *Femmes et justice pénale, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 205-208 (p. 208).

détruire le féminin chez l'autre sous une forme extrême, le « féminicide » (Ravit, 2012), avant de le tuer en soi-même, « l'auto-féminicide ». Chez des jeunes filles souvent soumises à des conditions extrêmes de survie psychique, une forme de neutralisation des conflits (altération des identifications, du féminin) est observable. Il en résulte une sorte d'auto-destruction du féminin érotique, autrement dit, une forme d'auto-sabotage des investissements pubertaires. Cette problématique pourrait se révéler à l'adolescence, en réactualisant la portée des recouvrements traumatiques, les jeunes filles en particulier n'ayant pas d'autre alternative dans leur lutte antidépressive que de recourir continuellement à des formes d'agir pour tenter de se protéger contre la passivation.

Un des aspects de ce refus du féminin, de cet auto-sabotage, de cette autodestruction du féminin pourrait prendre la forme de ce que C. Chabert (2003) a développé sous le nom de féminin mélancolique. Pour J. Schaeffer (1997, 2007) c'est la culpabilité liée au désir œdipien qui amènera la fillette à développer le fantasme masochiste masturbatoire, typiquement féminin de « *Un enfant est battu* » (Freud, 1919). Pourquoi ce refus, voire cette haine du féminin ? Alors que le surgissement du féminin érotique fait effraction à l'adolescence tant chez la fille que chez le garçon (Schaeffer, 2007) fragilisant l'édifice psychique précédemment construit, il vient de surcroît bousculer les constructions culturelles, les représentations de genre. Ce surgissement du féminin érotique, et son flot pulsionnel viennent heurter de plein fouet le discours clivé entre femmes pures sur fond de sacralisation de la virginité féminine, et femmes dévoyées. L'homme serait celui qui seul détiendrait le pouvoir de désirance alors que la femme ne serait qu'une représentante de l'objet.

Le refus de la féminité est considéré par certains auteurs comme un pur produit de l'adolescence, une période pleine de paradoxes, de débordements face à l'altérité sexuée, une période où la régression à la dépendance vis-à-vis de l'*imago* maternelle est vécue comme insupportable. Une séduction originaires – faisant la part belle au courant maternel surinvesti au détriment du féminin érotique parfois diabolisé – peut se réactiver. Dans la conceptualisation de S. Proia, le refus du féminin chez la fille, ou ce qu'il nomme le féminin refusé serait « la conséquence du choc traumatique entre deux forces opposées : l'acquisition

pulsionnelle contre l'irruption de l'instinct génital »<sup>2</sup>. C'est cette haine du féminin et la fragilité des identifications féminines qui conduiraient certaines jeunes filles à des agirs violents où auto-agressivité et hétéro-agressivité seraient intimement liées.

#### VERS UNE MÉLANCOLISATION DU FÉMININ ?

*Catherine*, âgée de seize ans, est rencontrée au cours d'une recherche universitaire, dans un foyer accueillant des adolescentes présentant des polytraumatismes et dites « incasables ». Catherine est originaire du Centrafrique. Elle s'est montrée plutôt discrète, effacée, presque craintive lors des rencontres informelles et semble plus mûre que son âge. Elle est la première à avoir accepté de participer à notre recherche, dont la thématique l'a beaucoup intéressée. Cependant, elle fera preuve d'une grande réserve, particulièrement lors de la passation du Rorschach.

Catherine est dans le foyer depuis un an pour « violence et impulsivité ». Première d'une fratrie de deux filles, son enfance est marquée par l'extrême violence paternelle exercée sur sa mère, violence qui entraînera des hospitalisations régulières. Catherine, témoin de ces actes, sera très rapidement l'objet des attaques destructrices paternelles. « Mon père frappait ma mère devant moi ; elle était souvent hospitalisée suite aux violences ». Un épisode l'a particulièrement marqué : « Une fois, mon père m'a frappée quand j'étais à terre. » Si elle et sa mère ont été régulièrement mises à mal par la violence paternelle, sa sœur n'a jamais subi ce traitement : « Mais moi, j'ai de la bouche », revendique-t-elle dans un mouvement de réassurance narcissique.

Cette affirmation trouve un écho quand, à l'âge de treize ans, elle se protège de son père en se défendant avec une arme blanche, entraînant une blessure importante de son agresseur : « Une fois, quand j'avais douze-treize ans, je me suis défendue avec un couteau ; il a eu vingt-cinq points de suture. » Cette réassurance narcissique se retrouve plusieurs fois dans l'entretien : « Je travaillais à quinze ans ; je me suis faite moi ; quand je me bats, je frappe, j'insulte. » Parfois, l'acte peut faire référence à une origine religieuse plus complexe : « J'avais le Diable en moi. » Après la séparation de ses parents, Catherine se trouve livrée à elle-même et entretient tout naturellement des relations avec les jeunes de son quartier, se retrouvant parfois dans des situations périlleuses. « Quand je traînais, je sortais toute la nuit ; j'avais quinze ans. Ma mère était dépressive ; elle ne se rendait compte de rien. Je rentrais vers cinq-six heures du mat' et puis après, j'allais au collègue ». Les errances s'accompagnent de prises d'alcool régulières :

---

2. Proia, 2009, p. 136.

« Tous les soirs, je buvais » et de relations sexuelles qui semblaient placées sous le même sceau d'une consommation débridée. « On était trois filles et trois garçons ; les garçons ils avaient dix-sept – dix-huit ans. On s'échangeait les garçons à l'hôtel ». La question de l'initiative de ce type de relations se pose.

Catherine apporte des éléments de réponse quand elle évoque son ami dans une sorte de reproduction traumatique, très banalisée : « Mon copain, il peut être violent ; des gifles, des coups de poing, mais ça a rien à voir avec mon père. » Cette identification de l'ami au père se retrouve également dans un autre thème très présent dans l'entretien, celui de la sexualité : « Il faut dire que je le pousse à bout, je le traite de pédé ; mon père, lui, il me traitait de salope » ; l'érotisation de la relation père/fille est ici manifeste. Catherine semble toujours être au cœur de spirales destructrices où violence, sexualité, emprise et dépression se croisent et s'entrecroisent pour créer des conjonctures traumatiques qui l'amènent au bord du gouffre : « J'ai perdu mon travail à cause de l'absentéisme... Une fois, il y a eu une bagarre avec des filles. Je recevais plein de messages de plein de garçons car elles donnaient mon numéro à des garçons ; elles m'ont poussé à bout. Je me suis fait amochée. Ça a fait des histoires et j'ai été interdite d'aller dans le quartier ».

Avant d'être confiée aux services sociaux sur décision judiciaire, Catherine s'est fréquemment scarifiée et a fait plusieurs tentatives de suicide, notamment en ingurgitant les somnifères de sa mère, ce qui l'a amenée au coma et à de nombreuses hospitalisations. Ces épisodes autodestructeurs seront suivis d'une prise en charge thérapeutique. Enfin, peut-être grâce à ce travail thérapeutique entrepris auparavant, Catherine peut évoquer sa souffrance et les sentiments qui l'accompagnent : « Ce qui me fait mal, c'est le fait d'avoir vu et senti les coups en fait. J'avais beaucoup de haine, j'en ai toujours un peu. »

Les apports des épreuves projectives sont comme souvent très nuancés. Alors qu'au Rorschach, la violence pulsionnelle, ne pouvant être élaborée, conduit à une inhibition massive touchant l'ensemble du psychisme, l'aspect figuratif du TAT a permis à Catherine de pouvoir donner corps à des fantasmes ou s'exprime la prégnance de la problématique dépressive, sous-tendue par une confrontation à l'image maternelle impossible. La représentation de soi est de mauvaise qualité, Catherine donne à voir une grande fragilité narcissique, tant sur le plan identitaire qu'identificatoire. De nombreux éléments plaident en faveur d'une identification à une image maternelle déprimée, englobant l'objet et le sujet. Les mouvements projectifs massifs sont marqués par une grande destructivité tant auto qu'hétéro-agressive et l'expulsion projective de la haine et de l'angoisse. Aucune relation ne peut s'établir sans être placée sous le sceau de l'agressivité, de l'emprise, particulièrement les relations hommes/femmes.

À l'entretien, comme lors de la passation des épreuves projectives, plusieurs points – retrouvés chez d'autres jeunes filles ayant participé à nos

recherches – se dégagent : la fragilité des identifications, l’impact de la culture et de l’environnement, la problématique dépressive, la sexualité. Ces points soulèvent la question de la spécificité de la délinquance au féminin.

#### LA FRAGILITÉ DES IDENTIFICATIONS

Sur le plan des identifications, nous retrouvons en grande partie ce que O. Moyano constatait : « [...] [La jeune fille] joue à travers la figure maternelle, son lien à l’image paternelle comme étant à la fois le modèle de la relation à la figure masculine, donc comme prototype à ses relations hétérosexuelles, et comme le modèle de la figure maternelle à laquelle l’adolescente s’identifie »<sup>3</sup>. Comme nous l’avons déjà écrit, le choix d’objet d’amour hétérosexuel est déterminé de façon manifeste par l’objet œdipien, ici source de traumatismes. Ainsi, Catherine s’empêtre dans une répétition mortifère.

*L’identification maternelle*, base des identifications féminines, semble avoir été bien peu structurante pour Catherine. Elle est rendue impossible et n’a pu servir de support à l’intégration du féminin. La représentation maternelle est attaquée, dépréciée, maltraitée. Comment s’identifier à ce féminin agressé et dévalorisé ? Peut-être en attaquant ce corps porteur de la féminité (scarifications, nombreuses TS avec les médicaments de sa mère) ? Attaques récurrentes pouvant être entendues comme un appel, mais également comme une attaque de l’objet maternel. Peut-être également en détruisant soi-même ce féminin chez l’autre.

*L’identification paternelle* – qui comprend des mouvements d’identification à l’agresseur, vitaux pour survivre dans un tel contexte – favorise l’intégration de modèles masculin et féminin stéréotypés de domination masculine et de soumission féminine, servant de base aux modèles relationnels. En fait, Catherine semble toujours ballotée entre une identification projective à un féminin maternel où elle est activement passive l’amenant à des actes auto-agressifs et une identification à l’agresseur paternel indispensable pour sa survie la conduisant tout à la fois à une auto-agressivité qui serait transitoire et à une répétition hétéro-

---

3. Moyano, 2008, p. 30.

agressive qui le serait moins : « Mon copain, il peut être violent ; des gifles, des coups de poing, mais ça a rien à voir avec mon père... il faut dire que je le pousse à bout, je le traite de pédé ; mon père, lui, il me traitait de salope (...). Je travaillais à quinze ans, je me suis faite moi ; quand je me bats, je frappe, j'insulte. » Cette configuration si singulière entre identification projective et identification à l'agresseur a été particulièrement mise en évidence chez les adolescents suicidants (Ladame, 1981). Ce que Catherine illustre bien. On serait alors en présence d'une forme de neutralisation des conflits psychiques sous-tendue par une altération des identifications et un accès au féminin rendu précaire. Ces conjonctures ouvriraient la porte à une véritable « mélancolisation du féminin » en référence à l'approche de C. Chabert (2003) où l'agent séducteur n'est plus l'adulte mais l'enfant.

#### L'IMPACT DE LA CULTURE ET DE L'ENVIRONNEMENT

Les récits recueillis lors de notre recherche, auprès de jeunes filles essentiellement issues d'autres cultures, font la part belle aux « regards de la cité » qui se révèlent centraux dans les discours et les actes de ces jeunes filles ; et plus particulièrement les regards portés sur leur féminité, leur sexualité. Ces « regards de la cité » essentiellement masculins, regards de garçons plus âgés, sont également ceux à qui elles offrent les actes délictueux permettant une certaine réassurance narcissique ainsi qu'une intégration dans le groupe. Les rencontres amoureuses avec des garçons délinquants plus âgés ainsi que la prise de substances psychoactives contribuent à l'augmentation des actes de délinquance, voire à un engagement vers un « parcours déviant ». La dimension narcissique de l'acte délinquant « sous le regard des garçons » est très présente dans les phénomènes de bandes dans lesquelles se trouvent ces filles. El. Larsen et Er. Larsen (2006) soulignent que bien loin de vouloir rejeter la gente masculine, les filles la sollicitent par des actes de violence. La féminité et la sexualité féminine sous contrôle seraient considérées comme des valeurs partagées chez les garçons et les filles des cités. Y. Morhain (2009) postule qu'il y aurait un moteur inconscient à maintenir une inégalité érotique très marquée à l'avantage du masculin. Elle serait du ressort

« de mécanismes archaïques tels l’envie haineuse, la confusion des limites et l’emprise d’une imago maternelle toute puissante [...] »<sup>4</sup>. F. Couchard précise que : « [C’est plus particulièrement sur la fille vierge] et sur la question de la féminité que se cristalliseront les crises et les ruptures culturelles »<sup>5</sup>. Comme en témoigne Catherine, si l’appartenance à une cité, à un quartier, peut être assez facilement abordée dans toutes ses dimensions, celle des origines reste cependant contrôlée : « Je suis de Centrafrique, c’est compliqué ; j’ai pas envie de l’évoquer » donnant lieu à une belle dénégation « J’ai rien à cacher ». Ainsi entre violence paternelle et « défaillance » maternelle, entre identification à l’agresseur et identification projective, l’affiliation vient recouvrir les failles béantes d’une filiation impossible à mettre en mots dans un discours adressé à l’autre. Ses actes comme son appartenance à un quartier peuvent se donner à voir et ont peut-être cette fonction « d’être vus » alors que la question de l’origine relève de l’intime le plus caché.

La dimension dépressive, très souvent négligée, est constitutive du processus pubertaire. Elle est évidente chez Catherine : « J’ai fait plusieurs “TS” à quinze ans... je me suis scarifiée ; j’ai pris des médicaments, des somnifères ; je suis tombée dans le coma ; j’ai eu beaucoup d’hospitalisations. » Les symptômes dépressifs récents ou plus anciens, et l’angoisse de perte constituent une constante chez plusieurs jeunes filles rencontrées lors de notre recherche ce que l’on retrouve de manière manifeste chez Catherine. Le recours à l’alcoolisation et aux stupéfiants, outre la jouissance procurée, notamment celle de la transgression, doit être considéré dans sa dimension anti-dépressive, tout comme le recours aux actes (Brusset, 2004). Outre la dimension autoérotique et le plaisir transgressif accompagnant cette consommation, la dimension antidépressive doit être entendue. Nombre d’études mettent en évidence l’importance des troubles dépressifs dans les agirs auto ou hétéro-agressifs (Emmanuelli, Azoulay, 2008). La restriction et l’inhibition, massives aux épreuves projectives, traduisent cette expression dépressive que l’on rencontre aussi dans les fonctionnements limites ou narcissiques. Cette

---

4. Proia, 2009, p. 132.

5. Couchard, 1994, p. 302.

problématique dépressive serait sous-tendue par une confrontation à l'image maternelle impossible ainsi qu'en témoignent les données recueillies au Rorschach et au TAT.

La sexualité agie, avec un(e) autre, autrement dit la socialisation de la pulsion sexuelle est l'un des enjeux principaux de la « nouveauté pubertaire ». Les références sexuelles sont très nombreuses au cours de l'entretien et lors de la passation des épreuves projectives. Sur le plan des conduites, Catherine fait preuve d'un certain vagabondage sexuel avec échanges de partenaires : « Quand je traînais, je sortais toute la nuit ; j'avais quinze ans. On était trois filles et trois garçons ; les garçons, ils avaient dix-sept – dix-huit ans. On s'échangeait les garçons à l'hôtel » sans que soit précisé si ce sont bien les filles qui étaient à l'initiative de ces conduites ou si elles se faisaient activement les objets du désir des garçons. On pourrait parler ici d'*acting out sexuels* (Houssier, 2009), car il nous semble que cette sexualité peut s'apparenter à des recours à l'acte, proches des recours à l'acte violents, dont un des buts serait le refus de la passivité. Rappelons que pour M. Ravit (2012), la lutte contre la passivité inhérente au processus pubertaire constituerait un des buts de la violence agie. Dans cette optique, l'*acting out* sexuel serait une pseudo-sexualité hétérosexuelle « précipitée » et transitoire, permettant de se protéger du réveil des désirs homosexuels incestueux. Le recours à l'acte sexuel pourrait s'apparenter chez Catherine à une tentative destructrice de réappropriation active d'une sexualité sous influence, au dépassement du « Tabou de la virginité ». Dans ce cas, la mascarade phallique, le leurre phallique (Cournut-Janin, 1998) dont se parent les femmes pour ne pas déclencher chez l'homme (père/amant/fils) la peur de la castration prennent toute leur place.

Un autre aspect, directement lié à la sexualité et au recours à l'acte, est la place, réelle et/ou fantasmée, de la grossesse. Catherine y fait directement référence à la planche 16 du TAT où le féminin, dans ses deux dimensions maternelle et érotique, est exprimé : « Un rond, une photo dedans. Une photo de moi et de mon copain et de mon enfant ; pourquoi pas ? ». On notera qu'il s'agit ici de « mon » enfant et non pas de « notre » enfant. S'agit-il d'une grossesse envisagée fantasmatiquement comme « réparatrice des traumatismes », alliant toute-puissance et refus de la passivité où elle se verrait en mère idéale d'un enfant idéal ?

Les questions de la sexualité et de la grossesse sont directement liées au féminin, érotique et maternel, à la féminité et à l'accès à un féminin apaisé rendu possible par le « travail du féminin » (Schaeffer, 1997) et par l'intégration de la passivité. Sous l'effet du rôle fondamental du noyau traumatique, contenu dans des scènes de séduction et d'exposition à des violences paternelles (Ravit, 2012), d'identifications féminines rendues précaires, altérant les capacités du féminin à occuper sa place privilégiée dans la négociation de la poussée pulsionnelle (Schaeffer, 1997), l'orientation vers une grossesse peut constituer une voie alternative à un possible refus du féminin destructeur. Concernant les conduites de Catherine on pourrait faire l'hypothèse d'un « recours à l'acte sexuel », engageant le corps entier tout en agissant comme un court-circuit sur la fantasmatisation.

Nous questionnerons l'existence d'une spécificité de l'expression des transgressions, des délinquances avec ou sans violence, au féminin lors de la traversée adolescente et nous l'avons abordé en croisant les plans intrapsychique et intersubjectif, et plus largement le social.

Aujourd'hui, il nous semble qu'il existe en effet des modalités singulières d'expression des actes délictueux en lien avec ce qui a été renvoyé à ces jeunes filles de leur féminité et des expériences traumatiques qui ont pu y être liées. La fragilisation et le rejet du féminin prendraient racine dans des identifications impossibles au « père/masculin/agresseur » et à la « mère/féminin/victime ». Dans cette conjoncture, les recours à l'acte auto-agressifs signeraient un refus du féminin, alors que les recours à l'acte hétéro-agressifs seraient plutôt en lien avec un éloignement de la mère. La frontière entre ces deux modalités cependant serait si fragile que l'agressivité, après un détour transitoire par l'autre dans ce dernier cas, reviendrait tel un boomerang frapper de nouveau le sujet.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BRUSSET B. (2004). Dépendance addictive et dépendance affective. *Rev. Fr. Psychanal.*, 68 : 405-420.  
 CHABERT C. (2003). *Féminin mélancolique*. Paris : PUF.

- CHAGNON J.-Y. (2006). Le masochisme dans les travaux psychanalytiques français : un sujet (dé)battu. *Psychologie clinique et projective*, 12 : pp. 7-67.
- COUCHARD F. (1994). *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane : mythes et représentations sociales*. Paris : PUF, 2004.
- COURNUT-JANIN M. (1998). *Féminin et féminité*. Paris : PUF.
- EMMANUELLI M., AZOULAY C. (2008). *Pratiques des épreuves projectives à l'adolescence. Situations, méthodes, études de cas*. Paris : Dunod, 2009.
- FAIN M. (1990). Virilité et antihystérie. Les rouleurs de mécanique. *Rev. Fr. Psychanal.*, 54 : 1283-1291.
- FREUD S. (1919). Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles. In : *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris : PUF, 1973, pp. 219-244.
- HOUSSIER F. (2009). Réflexions sur la délinquance et la psychothérapie chez les auteurs inspirés par Anna Freud (1945-1965) : émergence des premières théories de l'adolescence. *La psychiatrie de l'enfant*, LII : 593-623.
- LADAME F. (1981). *Les tentatives de suicide des adolescents*. Paris : Masson.
- LARSEN EL., LARSEN ER. (2006). *Les comportements agressifs chez les filles. Mieux comprendre l'intimidation*. Canada : Centre ontarien de prévention des agressions.
- MORHAIN Y. (2009). Introduction, les enjeux de l'adolescence In : Y. Morhain, R. Roussillon (Éds.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, Bruxelles : De Boeck, pp. 7-15.
- MOYANO O. (2008). La délinquance des adolescentes : une violence de genre ? *Le Journal des psychologues*, 263 : 27-31.
- PROIA S. (2009). Du refus de la féminité à la haine du féminin. In : Y. Morhain, R. Roussillon (Éds.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*. Bruxelles : De Boeck, pp. 119-141.
- RAVIT M. (2012). « L'amour " Vache" ». Du féminin à sa mise à mort dans l'acte sexuel violent. *Adolescence*, 30 : 935-944.
- RUBI S. (2010). Des adolescentes délinquantes. *Les Cahiers Dynamiques*, 46 : 27-33.
- SCHAEFFER J. (1997). *le refus du féminin. La sphinge et son âme en peine*. Paris : PUF.
- SCHAEFFER J., KELLY-PENOT E., DE LA VEGA R. (2007). Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes. *Adolescence*, 25 : 261-277.

Alain Guérin  
CMPP Lucien Madras  
5, rue Paul Lafargue  
93100 Montreuil, France  
alainguerin53@sfr.fr